

Réponses au commentaire de Claude Panaccio sur « Comment parler de la littérature? »

Raymond Montpetit

Volume 5, Number 1, avril 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/203090ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/203090ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Montpetit, R. (1978). Réponses au commentaire de Claude Panaccio sur « Comment parler de la littérature? ». *Philosophiques*, 5(1), 173–177. <https://doi.org/10.7202/203090ar>

RÉPONSES AU COMMENTAIRE DE CLAUDE PANACCIO SUR « COMMENT PARLER DE LA LITTÉRATURE ? »

par Raymond Montpetit

Pour situer le lieu à partir duquel j'entreprends, à la suite de Claude Panaccio, de commenter à mon tour un texte qui en l'occurrence est le mien, je me relis ce passage de *Proust et les signes* de Gilles Deleuze :

« L'œuvre d'art moderne est tout ce qu'on veut, ceci, cela, et encore cela, c'est même sa propriété d'être tout ce qu'on veut, d'avoir la surdétermination de ce qu'on veut, du moment que ça marche. L'œuvre d'art moderne est une machine et fonctionne à ce titre. »

Dès le départ, pour comprendre la conception que je défends du textuel fictif, il faut poser cette notion du « texte-machine » à partir de laquelle articuler divers concepts qui, vus dans la perspective de cette notion centrale, acquièrent un éclairage nouveau ; d'abord, ceux de *lecteur* et d'*auteur*. En effet, cette machine textuelle, le lecteur n'en est pas le premier usager, le premier utilisateur : c'est, pour le texte, l'*écrivain*, et pour la toile, le *peintre*, qui en tant que producteurs, font de leur objet un premier usage au cours duquel ils le constituent en le modifiant. On a trop artificiellement séparé *lecture* et *écriture* : un romancier ne fait pas qu'écrire son texte, il le lit et le relit, il se relit en écrivant, et cela n'est pas sans conséquence sur ce qu'il écrit. Dans la pratique même d'écrire, la *lecture* est un *moyen de production* comme l'est la contemplation de sa toile pour le peintre qui est à la peindre. Bref, la machine artistique, lors de son montage initial, est déjà en train de fonctionner et d'être mise en marche dans la logique d'une de ses utilisations possibles : la fabrication de la machine se fait au cours du premier usage.

C'est ici que je situerais ce que Claude Panaccio voit comme contradictoire, à savoir, d'une part, une certaine *téléologie* de la machine littéraire, qu'il source au mot même de « machine », défini

comme « un appareil combiné pour produire certains effets », et mon affirmation, d'autre part, que cette machine n'est soumise à aucun *sujet* qui la maintiendrait dans son intentionnalité expressive : si la machine implique un projet et des prévisions, comment alors échappe-t-elle à la volonté explicite de celui qui la monte ? C'est bien de cela qu'il s'agit : il y a un projet d'écrire et d'inscrire certains effets voulus qui nécessitent la présence de certains rouages et fonctionnements résumés dans les *règles* du genre ; mais ceci dit, une fois la machine montée et en action, les usages du texte dépassent infiniment les effets de sens qui étaient produits et prévus à l'intérieur de ce premier usage qu'est la lecture-écriture du producteur lui-même. Cet usage que l'auteur fait de son texte s'écrivant, usage qui détermine un premier jeu du texte, serait le seul, n'eût été que ce qu'il produit le dépasse de toutes parts, et que le contrôle qu'il établit sur son écriture ne relève que d'un ensemble de règles d'usage qui ne sont que les siennes propres et qui ne tiennent plus dans un usage autre. L'auteur n'est maître que du jeu spécifique qu'il instaure et à l'intérieur duquel il définit sa maîtrise textuelle : hors de celui-ci, il n'a plus sa place. La notion de texte-machine relativise la dichotomie auteur/lecteur en une dynamique où chacun actionne son rouage.

Entrons maintenant un peu dans les difficultés, bien soulignées par Claude Panaccio, concernant la question du statut du métalangage. Panaccio écrit au sujet de mon analyse du discours de Roland Barthes « que le passage sur Barthes se termine sur cette conclusion étrange : il faut détruire le métalangage ». Il va de soi qu'au sens général d'un discours qui, au lieu de parler de « quelque chose », parle d'un autre discours, il ne saurait être question de nier le statut métalinguistique de tout commentaire, glose ou analyse, ni de sortir du métalangage. L'évolution de la pratique de Barthes le démontre : dans *Fragments d'un discours amoureux*, l'intention de ne pas opter pour un discours métalinguistique est thématifiée et plusieurs fois affirmée, ce qui pourtant n'empêche aucunement la prolifération d'énoncés qui, selon la terminologie stricte de Jakobson, jouent bel et bien une fonction métalinguistique. Néanmoins, encore ici, une conception machinique du texte insistant sur son caractère inter-textuel, sur ce fait que le tissu textuel lui-même dans son écriture est lecture et ré-inscription de textes antérieurs, atténue de beaucoup l'opposition entre un discours référentiel et un

discours métalinguistique. Il n'y a plus un parler des choses et un parler des mots, aucun discours ne pouvant se targuer de parler des choses à partir d'un lieu hors-langage, dans l'innocence d'un langage premier.

Cette découverte concernant la nature de la textualité, la peinture, dans la matérialité de la picturalité, l'avait faite il y a longtemps : le tableau, en plus d'être « copie de la nature », a toujours été aussi *commentaire* sur la peinture antérieure et reprise de la tradition, dans la logique rupture/influence : la peinture, dans son historicité, est un objet exemplaire de cette superposition du langage-objet et du langage à fonction métalinguistique.

Ce que je refuse donc, dans l'usage que je cherche à faire du texte, c'est de maintenir une différence nette entre un langage de surplomb qui prendrait pour objet un autre langage, qui, lui, serait d'une autre nature. La fonction métalinguistique consistant à « parler d'un autre discours » n'est ni aussi nette ni aussi claire qu'elle semble, et elle ne s'oppose pas davantage à un tout autre qui serait son contraire. Il y a des degrés dans l'articulation concrète de ce « parler sur » : un discours peut faire référence à un autre sous le mode du *pastiche*, sans le citer, mais jouant de sa manière ; de même, lorsque j'emploie dans un texte un mot ou une expression qui, en plus de cerner un signifié, implique dans sa compréhension un corpus textuel défini, il y a référence faite à travers mon texte à un autre, par le biais d'une fonction métalinguistique flottant, pour ainsi dire, sur le texte premier et s'ancrant à certains mots ou expressions. Un texte peut alors s'écrire avec un autre texte en filigrane dans ses interstices, sans sembler pour autant « métalinguistique » selon la définition classique.

Ce n'est donc pas par volonté métaphysique d'entrer dans les choses mêmes que j'ai cherché à ébranler la conception métalinguistique du rapport commentaire/roman ; au contraire, si cette distinction s'atténue dans mon usage, c'est que la textualité romanesque, lue dans sa relation à sa propre tradition textuelle, me semble déjà, à sa manière, tenir dans son fonctionnement un rôle métalinguistique, plusieurs façons de parler de quelque chose impliquant aussi *de facto* un discours sur la manière dont on en parle. Détruire le métalangage devient ainsi, par le biais de l'intertextualité, le voir partout sous divers modes.

J'aborderais maintenant la question des rapports entre une gestion formaliste et une gestion machinique du texte, Claude Panaccio suggérant différentes logiques qui permettraient cette articulation. Disons au point de départ que le formalisme fait partie de la machine, qu'il permet en gros de dégager tous les rouages qui relèvent des règles du genre : le texte est réglé par tout ce que l'analyse formelle décrit, mais ensuite, à partir de cette contrainte, le jeu machinique peut commencer lorsque se posent les questions : que puis-je faire de ce texte ? quelles chaînes puis-je produire à partir de sa dynamique élémentaire ? C'est à ce niveau qu'il faut poser la question du statut des énoncés de la gestion machinique : celle-ci cherche à produire des énoncés vrais, non pas dans le sens que l'on pourrait dicter leurs règles de validation, mais uniquement dans le sens que ces énoncés veulent vraiment décrire l'usage producteur de significations qui a été fait du texte et qui lui a permis de fonctionner dans plusieurs de ses instances : si tous les usages ne se valent pas, c'est que certains ne font du texte qu'un usage fort limité. Les règles étant décrites, reste qu'il y a encore des bons et des mauvais joueurs. Nous voilà près d'une autre question soulevée par Claude Panaccio, celle de la théorie de la « compétence des lecteurs » sur laquelle reposerait l'analyse machinique, en cherchant par exemple « les effets que produisent les structures textuelles sur les lecteurs ».

L'analyse machinique, insistant sur l'*usage* qui est fait d'un texte, réinscrit bien dans son champ la notion d'un lecteur-usager qui opère des jonctions ; toutefois elle ne cherche pas à établir un lexique des effets produits sur toutes les catégories de lecteurs éventuels (genre de rhétorique des effets écrite à partir d'une sociologie de la lecture), mais bien uniquement à écrire les effets produits, à l'occasion du texte dans la lecture spécifique qui fut celle de l'écriture machinique, par un usager conçu non pas comme un sujet social et psychologique, mais comme sujet constitué par un ensemble aléatoire de textes passés.

Longtemps le savoir a conçu la relation texte/lecteur sous le mode personnel de l'intersubjectivité en faisant du texte un *alter ego* ; une gestion machinique conduit plutôt à mettre en évidence le jeu textuel comme tel et, en retour, le caractère éminemment *textuel* du « je » qui opère sa lecture. Si la machine peut sans cesse être réactivée dans une lecture, n'est-ce pas parce que le texte est un

cumul avec lequel je suis aux prises, moi lecteur machinique, écrivant à partir de ce que j'ai déjà lu et écrit, à partir précisément de ce cumul spécifique et arbitraire de textes que je suis ?

« . . . indépendamment de ce que l'on veut exprimer et de la manière dont on l'exprime, s'annonce cet événement, que ce qui est écrit appartient à la littérature, que celui qui le lit lit la littérature. »

Le livre à venir, Maurice Blanchot.

Université du Québec
à Montréal